

absolument le souvenir, il auroit suffi de celui que j'en conservois, pour me rendre odieux un séjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc aussitôt que je le pus pour la province de Lincoln, où j'ai mes plus belles terres, après avoir secrètement pris congé de la reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du comte de Dorset, qu'il y viendrait passer tout le tems dont ses emplois, & peut-être avoit-il ajouté en soupirant l'état funeste de son cœur, pourroient le laisser disposer.

Pendant trois mois que j'ai passé en Lincoln-shire, dans la plus affreuse tristesse, le comte, qui étoit le seul qui se fût intéressé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le seul que j'aie voulu voir. Enfin, l'on a cru que la solitude dans laquelle je m'obstinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les médecins m'ont ordonné les eaux de Bristol, & le comte m'a conseillé de voyager, jusques à ce que la dissipation eût banni de mon esprit un souvenir affreux dont rien n'a encore pu me distraire. J'ai, depuis que je suis ici, écrit à la reine, pour obtenir d'elle la permission de quitter l'Angleterre; & j'attends mylord

Dorset qui veut m'apporter cette permission, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que soit la confiance que j'ai en lui, & que je lui dois, je n'ai pu me déterminer à lui apprendre le dessein où je suis de quitter ce royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que sans doute on y a conçu pour moi, y respirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuse impression que m'a faite sa présence, achevant de me confirmer dans ma résolution. Le comte de Dorset voudroit la combattre; & comme il la combatroit vainement, il est inutile que je lui donne cette peine. Quoi! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monstre? Oui, lui dit la duchesse, à peine étois-je entrée dans la salle d'assemblée, que j'y ai vu entrer, & Madame de Pembroke avec laquelle il s'est raccomodé, sans doute, & ce perfide Chester..... Le lord Chester! Madame! interrompit Lucie toute tremblante, quoi! seroit-il le même... Oui, reprit Madame de Suffolck, depuis la mort de son pere il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a saisie à ce nom si funeste & si digne



de mépris ? auriez-vous le malheur de le connoître ? Oui , Madame , repliqua Lucie , l'obscurité de mon état n'a pu me dérober à ses regards ; & toute mon aversion pour lui n'a pu me garantir de ses persécutions. Désespérant d'y échapper dans Londres , & craignant tout de la perversité de ses mœurs , je me suis sauvée ici , où , peut-être , il vient me poursuivre encore , & où la certitude qu'il y est , me donne les plus vives alarmes. C'étoit pour l'éviter que je me tenois si soigneusement renfermée. Ah ! Madame , ajouta-t-elle avec transport , pourquoi ce lâche suborneur ne s'est-il pas montré à vos yeux avec les mêmes vices qu'il n'a pas craint de produire aux miens ! Que votre cœur seroit actuellement tranquille ! que ç'auroit été vainement qu'il auroit cherché à en troubler la paix ! & que je suis heureuse , peut-être , qu'il m'ait estimée assez peu , pour ne pas prendre la peine de me montrer des vertus ! L'état où vous voyez que sa présence m'a mise , & la crainte qu'il ne bravât la mienne avec la même inhumanité que je l'ai vu , moi presque expirante , braver ma douleur , doit vous répondre , repartit Madame de Suffolck , du

soin que je prendrai de l'éviter. Le traître ! si vous aviez vu , ma chere Lucie , avec quelle impudence il m'a regardée ; l'air insultant & railleur qu'il a mis dans la révérence qu'il a été forcé de me faire ! le barbare plaisir avec lequel il me sacrifioit à Madame de Pembroock . . . Grand Dieu ! se peut-il que des êtres faits pour déshonorer la nature , jouissent de tant d'impunité ! se peut-il qu'il existe encore , & que je ne puisse éteindre dans son sang le souvenir affreux de l'avoir aimé , & y laver la honte dont il m'a couverte ! Que je le hais ! Lucie ! eh ! qu'il est bien vrai que c'est un horrible supplice que la présence de ce qu'on a tendrement aimé , quand on ne lui doit plus que le plus profond mépris ! Enfin , je vais donc le quitter pour jamais ! ah ! quel sera mon bonheur , s'il est possible que j'oublie un homme qui m'a été si cher , & que je ne puis plus voir qu'avec une horreur inexprimable ! Mais s'il est vrai que je puisse parvenir à le bannir de mon cœur , puisse-je ne pas oublier de même les égaremens honteux dans lesquels ma foiblesse m'a plongée , & au hasard , peut-être , de faire des injustices , croire toujours qu'il n'y a pas



un homme qui soit digne d'inspirer le plus léger sentiment, & capable de connoître & de récompenser une passion vertueuse !

Je vous ai enfin raconté toutes mes erreurs, ma chere Lucie, continua la duchesse. . . Dites plutôt, Madame, vos infortunes, interrompit Lucie. Qu'avez-vous en effet à vous reprocher ? seroit-ce d'être trop sensible & trop tendre ; cette disposition de votre ame auroit sans doute fait votre bonheur, si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse : mais vous n'avez pas été criminelle. Eh ! quelles ressources n'a-t'on point dans des adverstés aussi cruelles, lorsque l'on peut encore s'estimer ! la raison console de l'inconstance, mais rien ne console de s'être rendu méprisable ! Hélas ! ma chere Lucie, dit Madame de Suffolck, c'est ce malheur qui n'en est un que pour qui le craint ; & quand on le redoute, on ne le mérite jamais. C'est même ce qui fait que toute désespérée que je suis de l'éclat affreux que ma funeste aventure avec le perfide comte de Chester, a fait dans Londres, & peut-être dans toute l'Angleterre, je ne me sens point hu-

milié devant moi-même ; j'aimois, j'étois sûre d'aimer pour le reste de ma vie si on l'avoit voulu. Incapable de trahir mes sermens, à quelque point que j'en eusse été la victime, je ne me suis rendue qu'à ceux d'un homme, de qui je n'en aurois jamais reçu, si j'avois cru qu'il pût les violer. Cependant, ô ma chere Lucie ! telle est la méchanceté des hommes que mon malheur me perd, & que le traître de qui j'ai essuyé les plus lâches perfidies n'est pas déshonoré. Hélas ! faut-il vous l'avouer ? je n'ai pu le revoir sans sentir réveiller dans mon cœur ces cruels sentimens qui font l'opprobre de mes jours. Un seul instant de sa fatale présence me les a tous rendus ; & la honte que je me fais d'une foiblesse si inexcusable ajoute à mon supplice & ne me rend pas à ma raison. Que sçais-je, Lucie, jusques où ce malheureux amour que je me reproche si vainement m'auroit emportée, si l'état où m'a mise sa rencontre inopinée, m'avoit laissé assez de force pour me livrer aux mouvemens de mon cœur . . . Ah ! pouvois-je espérer d'attendrir cet ingrat ! Pouvois-je même le désirer ! & cependant . . . Fuyons, ma chere Lucie, n'exposons pas du moins



au mépris une passion si infortunée ; & qui, à quelque point qu'elle le soit, nourrit encore des desirs si honteux. L'attendrir ! lui ! ah ! ah ! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée.

A quelque point que Madame de Suffolck se reprochât le désordre de son ame, Lucie auroit tout redouté d'un sentiment que ses malheurs avoient plus aigri que détruit, si heureusement le comte de Dorset ne fût arrivé le lendemain ; elle sçavoit à quel point la duchesse craignoit de s'avilir aux yeux de cet ami ; & elle espéra tout, & de cette crainte & des conseils qu'il lui donneroit.

Eh quoi ! Madame, lui dit le comte en l'abordant, & en voyant encore sur son visage des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, est-ce là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié que le spectacle d'une douleur qui la désespère, & qui, j'ose vous le dire, vous dégrade si cruellement ! Ah ! comte, s'écria-t-elle, il est ici ! & il est avec Madame de Pembroock ! Eh ! Madame, que vous importe, repliqua-t-il, & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec son

cœur ? Se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haine même honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame ceux qui la déchirent. Hélas ! ajouta-t-il, en levant au ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre des tourmens qu'il a soufferts ; mais si j'ai accordé assez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide qui, en me quittant avec la dernière indignité, se déshonoroit d'une façon si affreuse, mes soupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse ; elle l'a trop connue, mais du moins, je lui en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ses genoux. Grand Dieu ! quelle ne seroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu



me dégrader à cet excès ! ce n'est cependant pas à la force de mon esprit que je dois cet avantage. Une femme vertueuse, une amie tendre & fidelle m'a sauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû, & étouffez sous le mépris une passion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que méprisable.

Pendant que le comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec surprise. Quoi ! comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & personne, non-seulement, n'a eu lieu de le penser, mais tout le monde encore en a ignoré l'objet ! Je n'ose pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aie rien à me reprocher sur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choses trahissent l'amour le mieux couvert ; mais si des hafards ont pu dévoiler à quelques-uns un secret qui m'étoit si cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir exposé par mon indiscretion ; & vous n'en pouvez pas douter, puisque vous-même n'apprenez ma foiblesse que de moi, & que, vous estimant plus que personne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame ! Eh ! pour qui, grand Dieu ! ai-je

eu tant de ménagemens & tant d'égards ! qui ai-je honoré de la plus sincere estime & du plus tendre sentiment ! . . . mais c'est ce que je pourrai vous apprendre plus à loisir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permission de la reine, & une lettre de sa main pour vous, son portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez comme une preuve des sentimens que vous lui avez inspirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, si le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel est l'objet que vous aimiez assez tendrement pour l'aimer encore. C'est, en un mot, l'histoire de l'exécrable comte de Chester, depuis son arrivée en Angleterre, jusques à présent. C'est un recueil des lettres qu'il écrivoit en France à un de ses amis, & que la reine qui a voulu savoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conservoit dans un pays, auquel nous faisons actuellement une si cruelle guerre, a fait surprendre. Elle en a frémi ; mais en même tems, elle a cru que rien



234 LES HEUREUX  
ne pouvoit mieux vous guérir de la funeste passion que vous obstinez à conserver, que ces affreuses lettres. Je ne vous cache pas qu'elles le seront pour vous; mais quelque horrible que soit ce coup pour votre cœur, j'ose vous conseiller de ne lui pas refuser ce secours, puisque le tems, lent, mais unique remede des passions malheureuses & méprises, ne l'a pas encore guéri.

En achevant ces paroles, il lui donna ce funeste écrit, que la duchesse ne reçut de ses mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le comte; je vous en laisserai le tems. La reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec mylord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très longue conférence; & je resterai auprès de vous jusques à votre départ, que je ne doute pas que la présence du lord Chester ici n'avance de quelques jours. Oui, mylord, répondit la duchesse en soupirant, tous mes préparatifs sont faits; & je vous répons de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnerez Bristol.

ORPHELINS. 235  
Après qu'elle & le comte se furent entretenus en particulier aussi longtemps qu'ils crurent en avoir besoin, Madame de Suffolck ordonna qu'on fit entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulières, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le comte qui ne chercha pas à percer un mystère que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie sur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

Aussi-tôt après le dîner, mylord Dorset alla chez mylord Godolphin; & la duchesse, qui tout à la fois craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de mylord Chester, & ne doutant pas qu'un écrit, qui ne contenoit vraisemblablement que le récit



de ses bonnes fortunes & de ses perfidies, ne fût rempli de faits, & peut-être de détails que l'âge & l'état de Lucie ne lui permettoient pas d'entendre.

*Fin de la seconde Partie.*



LES HEUREUX  
ORPHELINS.



TROISIEME PARTIE.



*Histoire secrète du comte de Chester, depuis le 17 Septembre 1708, jusqu'au mois de..... 1709.*

LETTRE PREMIERE.

A M. LE DUC DE \*\*\*.

**M**ON silence avec vous depuis mon arrivée en ce pays-ci vous tromperoit beaucoup, mon cher duc, s'il vous faisoit penser que je vous ai oublié. Vous avez dû voir, par le récit que je vous ai fait de tout ce qui m'est arrivé